



BIBLIOTHÈQUE DE L'ANTHROPOLOGIE



Antoinette Molinié

La Passion selon Séville



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur

✕ BRANSTRETES DE C'ASTRERREMOZ ✕

Antoinette Molinié

La Passion
selon Séville



À Séville de grands rituels mobilisant l'ensemble du corps social se succèdent tout au long de l'année : semaine sainte, ouverture de la saison des corridas, feria, pèlerinage de Rocío et Corpus Christi. Flamboyantes et exotiques, ces célébrations d'un catholicisme populaire exercent sur quiconque y porte un regard une forme de fascination.

Du meurtre de Notre Père Jésus lors de la semaine sainte à la pulsion du désir retrouvé et maîtrisé lors de la corrida de *resurrección*, à la feria qui célèbre l'émergence de la parenté, au rapt de la Vierge en Mère à laquelle le pèlerin doit finalement renoncer, et enfin, à la consommation festive du corps de Notre Père Jésus : le peuple andalou construit, au moyen de ses rituels, une scénographie originale du triangle œdipien. La Passion selon Séville procède ainsi par clivage entre la mise en scène du mythe et la mise en acte du rite qui suggère un autre récit, non explicite, celui de l'inconscient.

Par une description fine et vécue des processions et des célébrations sévillanes, ainsi que par une très riche iconographie, Antoinette Molinié nous donne à voir un christianisme vivant et incarné. Combinant de manière novatrice une approche structuraliste et des outils freudiens, elle propose une analyse des grands rites de notre culture dans leur spécificité andalouse.

Directeur de recherche émérite au CNRS (Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative / Université de Paris Ouest), Antoinette Molinié, anthropologue, est spécialiste de l'étude du rituel et des sociétés andines. Elle est l'auteur, entre autres, de Les néo-Indiens. Une religion du III^e millénaire (Odile Jacob, 2006, en coll. avec J. Galinier).

La Passion selon Séville

Antoinette Molinié

La Passion selon Séville

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Bibliothèque de l'Anthropologie

Une collection dirigée par Maurice Godelier

Comprendre et expliquer la nature des rapports sociaux dans lesquels d'autres sociétés et la nôtre sont engagées, comprendre et expliquer les façons de penser et d'agir des individus et des groupes qui composent ces sociétés, tel est le travail de l'anthropologue.

Dans le monde d'aujourd'hui, traversé d'affrontements et de formes de rejet, ce travail est plus urgent que jamais. Comprendre les autres sans nécessairement partager leurs croyances mais tout en les respectant sans s'interdire de les critiquer : telle est la démarche scientifique éthique et politique de l'anthropologie, dont veut témoigner cette collection.

Déjà parus :

Jean-Pierre Goulard et Dimitri Karadimas (dirs), *Masques des hommes, visages des dieux*, 2011.

Altan Gokalp, *Têtes rouges et bouches noires et autres écrits*, 2011.

François Laplantine, *Quand le moi devient autre. Connaître, partager, transformer*, 2012.

Alfred Métraux, *Écrits d'Amazonie. Cosmologies, rituels, guerre et chamanisme*, 2013.

Caterina Guenzi, *Le discours du destin. La pratique de l'astrologie à Bénarès*, 2013.

Maurice Godelier (dir.), *La mort et ses au-delà*, 2014.

Sébastien Billioud, Joël Thoraval, *Le sage et le peuple. Le renouveau confucéen en Chine*, 2014.

Jean-Pierre Digard, *Une épopée tribale en Iran*, 2015.

Maurice Godelier, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, 2015.

Serge Dunis, *L'île aux femmes*, 2016.

À la mémoire de ma mère

Sommaire

Avant-propos	11
Introduction	13
Un objet océanique	18
L'enchantement du monde sévillan	23
L'anthropologie du rite chrétien.....	25
Un éclairage freudien.....	27
Chapitre I. LA SEMAINE SAINTE	35
Les confréries de pénitence	35
La Passion en procession	42
Les confréries et la Loi : la « station de pénitence » à la cathédrale..	51
L'ordre obsessionnel de l'espace et du temps.....	56
La vie des images.....	62
Dans les marges du rite.....	75
<i>Une mère équivoque</i>	76
<i>Un fils transformé en père : Nuestro Padre Jesús</i>	83
<i>Des frères pénitents ambigus</i>	91
<i>Les soldats du supplice, « armés » de la Douleureuse</i>	93
<i>Une foule en fête</i>	95
Notre Père Jésus et la Douleureuse : un couple parental.....	101
Les noces de la Douleureuse	104
Conclusion : la Passion selon Œdipe.....	108
Chapitre II. LA CORRIDA DE RÉSURRECTION	115
La fin de la Passion : les processions du samedi saint.....	117
La Corrida de Resurrección : la clarté solaire après les ténèbres	121
La corrida et la messe.....	123
Le torero en ministre du culte	126
La Vierge et le matador.....	127
Les « fêtes populaires taurines » et la corrida.....	131
Un étrange Ressuscité.....	134
L'inceste de Judas et la corrida.....	136

L'élevage du taureau sauvage.....	139
Le retour de la sexualité	142
La mort du <i>toro bravo</i> : virilité retrouvée mais virilité maîtrisée.....	148
La mort du taureau : un sacrifice	156
Conclusion : au fondement de la corrida.....	159
Chapitre III. LA FERIA	163
Entre la douleur et la joie : la fête des croix.....	163
Une illumination soudaine : la « nuit du petit poisson »	166
À l'origine : une foire à bestiaux.....	169
Un temple de la sociabilité	170
Une journée à la feria	172
Un prototype de la vie sociale.....	174
L'émergence de la parenté	175
Conclusion : À l'aube de la société.....	180
Chapitre IV. LE PÈLERINAGE À LA VIRGEN DEL ROCÍO	183
<i>Hacer el camino</i> : un voyage exaltant.....	185
La Virgen del Rocío : un culte ancien, local, régional, national.	192
Une déesse antique ?	197
« Se mettre sous la Vierge » : le rapt de la déesse	200
L'initiation des garçons : le corps de la Vierge.....	205
Une hyperbole de la virginité.....	213
Touche pas à ma Virgen	216
Les substituts du corps de la Vierge.....	222
<i>Honor et verguenza</i> : les valeurs transmises par le rituel	229
Une Vierge souveraine : régner par substituts.....	233
Conclusion : le renoncement à la mère.....	238
Chapitre V. CORPUS CHRISTI	243
La consommation du Sacrifié.....	244
Corpus Christi.....	247
Le culte de l'eucharistie à Séville.....	249
La procession et sa hiérarchie	250
La « présence réelle » de l'absence.....	257
La Vierge et l'eucharistie.....	259
L'ordre et la Loi : la société en procession.....	263

La conjuration du désordre : la tarasque.....	267
Le sang de l'hostie.....	273
L'enfant sacrifié : la légende de la profanation.....	276
La castration symbolique et la Loi.....	278
Conclusion : identification au père et émergence de la société.....	283
Conclusion : LE GÉNIE ANDALOU DU CHRISTIANISME.....	287
Le cycle rituel comme ontogenèse.....	287
La gestation du cycle rituel.....	292
Pour une grammaire du cycle rituel.....	294
Les <i>leitmotive</i> des séquences rituelles : la musique de l'inconscient..	296
<i>La mariolâtrie</i>	296
<i>La nécessité de l'ordre et de la Loi</i>	297
<i>Les images de souveraineté</i>	298
<i>Ténèbres et lumières : la plastique de l'inconscient</i>	299
L'autre récit : la Passion selon Séville.....	302
La voie des rites.....	307
Notes.....	313
Œuvres citées.....	355

Avant-propos

Ce livre est fondé sur de nombreuses enquêtes s'étirant dans le temps. Il est donc impossible d'exprimer mon immense gratitude à tous les Sévillans qui y ont contribué. Ma reconnaissance ne concerne pas seulement les informations qu'ils ont bien voulu me confier, mais aussi les moments inoubliables qu'ils m'ont permis de partager. En premier lieu, je remercie Pedro Romero de Solís qui m'a initiée aux processions de semaine sainte comme à l'étude des combats taurins. Je dois à Mariano López Montes l'éclairage à la fois savant et personnel qu'il m'a apporté sur les confréries et surtout ses photographies qui illustrent ce volume. De même merci à Dominique Fournier, José Javier Comas et Miguel Ventura pour leurs images. Ma reconnaissance va à la famille Muñiz qui m'a généreusement accueillie au sanctuaire de Rocío, et en particulier au regretté Paco qui, avec Dominique Fournier, m'a ouvert la confrérie de Villamanrique de la Condesa. Juan Carlos González Faraco m'a permis de comprendre les ressorts du pèlerinage à la Virgen del Rocío non seulement par ses publications mais encore par son expérience d'Almonteño. J'ai pu approcher des *toros* dans l'élevage de José Rufino : qu'il soit ici remercié de son accueil ainsi que son épouse Maria Luisa. À Séville plusieurs amis et collègues m'ont permis de comprendre ces rituels : toute ma gratitude va à Isidoro Moreno Navarro, Salvador Rodríguez Becerra, Angel Martín, Elena Domínguez, Fátima Halcón, Juan Carlos Gil, Vicente Lleó Cañal, Francisco Campuzano, Ramon de la Campa, Ismael Jiménez Jiménez. Merci à Tristan Platt pour sa généreuse hospitalité sévillane.

En France, j'ai pu échanger avec les rares collègues qui ont bien voulu discuter de la méthode que j'ai adoptée. Je remercie Alfred Adler, Jacques Galinier, Raymond Jamous, ainsi que Bernard Juillerat avec qui j'aurais tant voulu débattre de l'évolution de mon travail. Werner Reuther est également parti trop tôt pour que je lui exprime ma reconnaissance. La fin de mon enquête a bénéficié de mes échanges avec Hélène Zwingelstein.

L'approche de cette étude pourrait étonner ceux de mes amis sévillans qui participent pleinement aux croyances et aux rites qui sont ici analysés au plus près de l'ethnographie. Je les remercie de tout cœur de leur confiance. Ce travail se veut être un témoignage de mon profond respect pour les cultes sévillans. Mon admiration et mon attachement à ceux-ci est souvent proche d'une adhésion intime. Je propose ici une modeste célébration du génie andalou du christianisme.

Introduction

« La civilisation de la race humaine est naturellement une abstraction d'un ordre plus élevé que le développement de l'individu, et par cela même, plus difficile à saisir d'une façon concrète ; d'ailleurs il ne faut pas céder à la fringale de dépister des analogies¹ ».

Sigmund Freud

Séville semble vivre au rythme de ses orangers. Comme eux elle fleurit au printemps. Cette éclosion est pour la ville l'épanouissement de son identité. C'est à la fin de l'hiver, avec la préparation de la semaine sainte tout au long du carême, que les innombrables églises bruissent de l'activité fébrile des confréries. Les images saintes descendent de leur piédestal pour se prêter aux rites qui vont leur redonner vie. Elles sont transportées avec ferveur, bercées de bras en bras, méticuleusement habillées, baignées de lucioles, accompagnées de musique et entourées des soins les plus caressants. Le *pregón* annonce leur entrée en scène : il exalte leurs qualités dans des éloges vibrants, toujours les mêmes et pourtant chaque fois nouveaux. Les patios résonnent au loin des fanfares qui répètent, en attendant le grand jour, la souffrance de Jésus et le triomphe de Marie. Les porteurs des divinités, vêtus de marcel, s'entraînent sous des fac-similés de trônes aux ordres de leurs contremaîtres et au rythme de la musique nasillarde d'un médiocre haut-parleur. Ils occupent à présent la rue qui leur fait place avec admiration et humilité. Plus loin, une plateforme avance sur la foule portant des fantômes en draps blancs : des images qu'on déménage d'une chapelle à l'autre. Dans le secret des temples, chacun prépare l'entrée de sa divinité, avec tous les détails d'une scénographie strictement reproduite depuis des siècles et pourtant éternellement renouvelée. C'est imminent : Séville va se révéler à elle-même en de longues nuits d'amour avec ses images.

La semaine sainte est comme la venue au monde de la ville : la recomposition de ses fragments éclatés dans les quartiers, dans les églises et les tavernes ; l'émergence d'une unité qui, le reste de l'année, se perd dans la hiérarchie implacable d'une société issue de l'Ancien Régime. Séville active son origine par le rituel comme assurance de son éternité. Les chants en *saetas* s'élèvent des balcons dans la nuit de la Passion, traits d'union érotiques, entre sanglot solitaire et clameur partagée, dard de jouissance de la souffrance de Jésus et de la beauté de Marie. La ville renaît ainsi de sa

quotidienneté sous l'égide de ses dieux. Les clairons stridents implorent la compassion pour le Crucifié au moment même où une joyeuse fanfare entraîne la rue vers la séduisante Douleureuse qui le suit.

Dans les ténèbres d'une même nuit parfumée, Jésus de la Grande Puissance et l'éblouissante Espérance Macarena mêlent les sentiments les plus opposés de douleur et de séduction, l'un dans la sobre harmonie des hautbois, l'autre dans la violence des compliments voluptueux lancés par la foule. Autour de Notre Père Jésus du Silence, on n'entend que les pieds des pénitents sur le pavé : comme les pas souffrants du supplicé portant sa croix. Plus loin, on croise les soldats romains de La Macarena, bas roses aux mollets, cuirasses luisant aux cierges de la souveraine : on pensait qu'ils conduisaient le Nazaréen au calvaire mais ils sont chevillés au trône de la Douleureuse dont ils gardent jalousement les attraits célébrés par une foule en délire. Le centurion qui traîne le Christ des Trois Chutes jusqu'à la porte de l'église de Triana est dressé sur son cheval. Les plumes d'autruches de son casque frôlent le linteau, sous l'acclamation du quartier rassemblé au rythme flamenco de la fanfare. Mais qui applaudissons-nous ? L'habileté des porteurs ou le martyr de Jésus ensanglanté et encordé des deux mains ? Ou bien peut-être déjà Esperanza de Triana, La Douleureuse ténébreuse qui l'escorte dans la plus foisonnante des sensualités ?

Une autre Vierge traverse le Guadalquivir pour rentrer chez elle au milieu de la nuit. La Estrella sur le pont de l'Altozano est comme un voilier lumineux dans les ténèbres. La fleur d'oranger fait place à la brise marine qui fait voler ses dentelles. Elle accompagne le Christ des Peines, l'un des suppliciés les plus souffrants des processions. Le cortège traverse le fleuve et entraîne les deux images avec vigueur vers la foule qui les attend de l'autre côté du pont pour exprimer son étrange rhapsodie de bonheur et de compassion.

Les confréries de San Gonzalo et celle de Museo rentrent toutes deux chez elles, après leurs processions de la nuit du lundi saint. La première a défilé pendant douze heures pour aller et venir de sa chapelle à la cathédrale, la seconde bien moins, puisque son siège est au centre-ville : comme pour illustrer les deux faces de la société sévillane, en procession « de quartier » pour les pauvres et en procession « sérieuse » pour les riches de la cité. Les trônes de San Gonzalo, sont portés par l'ardeur débordante d'un peuple vigoureux, sous les ordres précis de Manolo Garduña qui a préparé le cortège avec un soin particulier. Comment croire, dans l'allégresse de la fanfare et dans cette frénésie presque sportive des quarante-cinq *costaleros* (porteurs) du trône, que Jésus affronte ici Caïphe le sacrificateur ? Puis nous nous précipitons au Musée des Beaux-Arts pour rejoindre la confrérie du Museo. Nous sommes à présent au cœur de l'harmonie sévillane : le musée est un bijou dans un écrin d'orangers en fleur qui envoûtent les

divinités d'un halo à la fois délicat et fougueux. Cette petite place au clair de lune respire en ses murs blanchis à la chaux de toutes les merveilles – Zurbaran, Murillo, Pacheco, Valdés Leal – qu'abritent les collections. Et quand le Christ de l'Expiration sort en silence de la chapelle, à droite de l'entrée monumentale du musée, on oublie l'ardeur tapageuse de San Gonzalo devant la condamnation de Jésus. Là-haut, sur le balcon d'un palais, une noble silhouette tente d'imposer le silence à ceux qui célèbrent maintenant, avec une joie sans fard, la Vierge des Eaux.

Il faut chercher la Virgen de la Candelaria dans les jardins de Murillo, le mardi saint après minuit. Comme elle porte bien son nom évoquant la lumière des chandelles ! Les lueurs vacillent entre les buissons nocturnes et font surgir les dieux antiques des bosquets initiatiques. Des satyres et des nymphes semblent les accompagner dans les frondaisons enivrantes de jasmins et chèvrefeuilles... Les flammes allongent les silhouettes coniques des pénitents dans les frondaisons tandis que la fanfare rythme le pas des porteurs des trônes : on devine entre les arbres les corybantes et les galles du cortège de Cybèle couronnée au loin par la Giralda.

Voici, entre les colonnes de Trajan de l'esplanade d'Hercule, le cheval dressé du centurion qui transperce de sa lance le sein du crucifié : comme si les vestiges romains de la ville se prêtaient à la mémoire de l'événement célébré par la confrérie de La Lanzada. Au même moment, de l'autre côté de la ville, la rue applaudit la Pietà du Baratillo qui parcourt les rues étroites de son quartier avec la grâce taurine que lui donne sa proximité des arènes. Sa chapelle jouxte en effet le sable du combat où le cortège de sa procession s'est formé ce mercredi après-midi. Les matadors viennent s'y recueillir avant d'affronter le taureau.

Le lendemain, la Vierge de Montesión est inondée de pétales de roses dans le cliquetis des mille chapelets d'étoiles offerts par un matador. Elle s'arrête brusquement, saisie par une *saeta* de douleur et de joie. Pendant ce temps, la Cinquième Angoisse franchit l'arc du Postigo : le Christ descendu de croix, œuvre magistrale de Pedro Roldán (1659), frémit au rythme des *costaleros* qui avancent à genoux, guidés par leur contremaître, pour faire passer le gigantesque trône sous les voûtes mauresques où résonne à présent une musique sacrée. Hautbois, fagot et clarinette étreignent le cœur et l'esprit par leur austérité. Une *saeta* s'épanouit en psaume d'angoisse : comment ne pas évoquer les voix de la Passion selon Matthieu ? Au loin un pasodoble fait danser la Douleureuse.

Le samedi saint, désespoir et désir déchirent les processions. Non pas celle du Saint Enterrement qui exhibe le cadavre de Jésus, non pas celle du squelette grimaçant de La Canina, ricanant sur son trône sur la vanité du monde, mais celle de la Vierge de la Solitude : sur le dernier trône de la

semaine sainte, cette fois sans la distance qu'impose le dais canonique, elle annonce la fin de la Passion en tournant le dos à la croix désertée et en s'offrant à la foule à qui elle tend son mouchoir de dentelle.

Au terme de ce deuil ambigu, Séville va renouer avec la clarté taurine des arènes en ce dimanche de Pâques. La joie des tavernes se fait moins paradoxale dans l'attente du héros qui va rayonner dans son habit de lumières. À la Corrida de Résurrection, les mantilles blanches remplacent celles des ténèbres de la Passion. Chacun sent monter sa soif de sang et de sérénité dans la perfection des passes de Mithra. À l'exaltation équivoque des Christs crucifiés et des Douloureuses poignardées succède le bonheur sans fard de la sauvagerie maîtrisée par l'épée. Après le deuil joyeux de la Passion, les bars bruissent à présent, avec jouissance et sérieux, des interminables exégèses du combat. À travers les vertus attribuées aux héros, on voit se dessiner peu à peu, dans la clarté des verres de *manzanilla*, les traits de l'homme d'honneur.

Loin du centre-ville et de ses processions qui se sont tuées depuis dix jours, la feria explose de joie dans un non-lieu où il est possible de réinventer la société idéale. Mais toujours ce paradoxe qui semble décidément traverser tous les rites sévillans : la fiesta associe ici avec subtilité, le code rigoureux d'une société hiérarchique et une sociabilité érotisée. Si la semaine sainte réunissait les confréries dispersées en un même circuit rituel, ici au contraire on divise un espace commun fictif en maisons dont les liens sont mis en scène pour faire société. On n'habilite plus les images saintes mais les filles à marier. On admire les éleveurs puissants, les hommes politiques et les stars médiatiques : la société réelle. Après le fantasme des divinités, la réalité fantasmée du lien social. Matinées en calèche, exhibitions équestres d'élégance et d'éclat, tapas animées de vin ensoleillé entre parents et amis, après-midi d'exaltation taurine, soirées de danses sensuelles... C'est le retour à une réalité, certes un peu fictive par son protocole et par l'ignorance feinte des contraintes matérielles, mais qui se présente comme un idéal social. Une seule chose rappelle les fêtes de semaine sainte : la grâce, vertu décidément cardinale des Sévillans.

Au pèlerinage de Rocío, le contraste est à son comble. La Vierge à l'enfant vers laquelle se dirigent les pèlerins venus de l'Espagne entière est l'objet d'une immense dévotion, faite à la fois de tendresse infinie et de violence sauvage. Si on est prêt à risquer sa vie pour passer un moment sous son trône, l'image est cependant l'objet d'une distance que seules ses chambrières peuvent franchir. À la virginité ontologique de la déesse s'oppose la séduction qu'elle exerce sur les jeunes garçons dans l'intimité de son sanctuaire. Intouchable dans sa totalité désirable, elle se dédouble et se multiplie sous forme d'étendards qui la rendent présente dans toute l'Espagne. Ce qui trouble et le pèlerin et l'ethnologue, c'est l'alternance entre la violence de ses processions et la sérénité de son règne sur les vastes marais du delta du Guadalquivir.

Ce sont là nos impressions fugitives du cycle festif sévillan : une semaine sainte ambiguë, une feria élégante et un pèlerinage convulsif. Mais c'est toujours l'ambivalence qui se dégage du rituel. Bien différente est la célébration de Corpus Christi – chez nous la Fête-Dieu – soixante jours après Pâques. Bien que très ancienne et populaire, cette cérémonie consacrée par l'Église à l'eucharistie semble avoir été imposée d'une seule pièce. La procession de la custode est devenue sévère et ordonnée, malgré quelques étrangetés ; ses démons et merveilles d'antan, tarasques et autres figures populaires, ont disparu, sanctionnés par la rigueur de l'eucharistie ici célébrée. L'autorité du Saint-Sacrement qui clôt le cycle rituel en Divine Majesté est incontestée. Si la semaine sainte est fragmentée en confréries de pénitence, la feria en maisons familiales et le pèlerinage de Rocío en fraternités mariales, Corpus Christi impose à sa procession une unité sans faille dans une hiérarchie implacable. A la fantaisie baroque qui jadis donnait aux rituels un air paradoxal de gravité festive, s'opposent désormais l'abstraction de l'eucharistie, l'ordre du défilé, l'austérité du dogme. Comme si Séville offrait cinq jouissances successives : celle du deuil équivoque de la Passion, celle de la sauvagerie domptée de la Corrida de Resurrección, celle de la grâce socialisée de la feria, celle de l'interdit transgressé de Rocío, et, à présent, celle d'une réalité aussi austère que normée. La Fête-Dieu est pourtant placée sous le signe solaire du solstice de juin. Il n'empêche que l'immense ostensor fait de l'ombre au calvaire festif de la semaine sainte, à l'habit de lumière du torero, au rythme endiablé des *sevillanas*, au rapt ardent de Marie. Une ambiguïté de plus, relevée cette fois au niveau de l'ensemble du cycle rituel ?

C'est en tout cas celle-ci qui est en toile de fond de toutes les contradictions observées non seulement sur les corps des célébrants mais sur le mien propre. Parfois le clivage de mes impressions, par identification avec celui que j'observais et interrogeais, prenait les traits d'un délire qui m'éloignait de l'enquête. Si mes recherches sur mon terrain andin ont été semées d'embûches physiques, alimentaires, administratives, militaires, parfois vitales, le travail d'ethnologue à Séville m'a fait courir le danger d'un trouble psychique. La vie sévillane non seulement s'accommode fort bien de ces contradictions, mais sublime celles-ci en une expression religieuse d'une spécificité inédite. Le sentiment mystique de la rue est ici aussi productif que son passage à l'acte pour s'emparer d'une image. L'observateur quant à lui se déchire sans en saisir la raison. Il est avide d'une déesse qui échappe sans cesse à sa vue, au coin d'une rue étroite ou dans une marée humaine ; il s'abîme dans la perfection d'une passe de chiffon rouge entre les cornes du monstre ; il s'agace de la nécessité finale de l'ordre et de la hiérarchie dans le défilé qui précède l'ostensor. Il se laisse envahir peu à peu par les ambivalences. C'est pour percer le mystère de celles-ci que j'ai entrepris leur analyse.

Un objet océanique

Dans un premier temps, il s'agissait de présenter une ethnographie ordonnée des rituels dont nous cherchions à dégager les structures communes. Mon objet d'étude s'est défini lui-même peu à peu comme la suite des grandes célébrations populaires sévillanes fondées sur le calendrier chrétien. Le cycle rituel étudié va de la mi-février à la mi-juin. Les dates de ses différentes célébrations dépendent de celle de Pâques qui est mobile et fixée au premier dimanche après la pleine lune suivant l'équinoxe le 21 mars². La *semana santa* célèbre la Passion du Christ du dimanche des Rameaux (sept jours avant Pâques) au dimanche de Pâques. La nuit du jeudi au vendredi saints, la *madrugá* marque le sommet de ces sept jours de deuil. La *semana santa* est précédée du carême qui va du mercredi des Cendres (quarante-six jours avant Pâques) au dimanche des Rameaux. Le pèlerinage à la Virgen del Rocío culmine à la Pentecôte (quarante-neuf jours après Pâques). Enfin, Corpus Christi fête l'eucharistie soixante jours après Pâques.

À ces cérémonies chrétiennes de la Passion, du pèlerinage à la Vierge de Rocío et de Corpus Christi, viennent s'ajouter la Corrida de Resurrección qui a lieu le dimanche de Pâques et la feria qui se tient la troisième semaine après Pâques. Cette inclusion de fêtes profanes dans le calendrier religieux peut sembler incohérente. Elle est justifiée du point de vue des Sévillans : le nom que porte la Corrida de Resurrección, célébrée le jour de Pâques, fait une allusion directe à la résurrection du Christ. Nous verrons tout ce qui fait du sacrifice du taureau une cérémonie religieuse à part entière, et du torero un ministre du culte. Quant à la feria, elle est indissociable de la Corrida de Résurrection dont elle reprend le combat taurin pendant sept jours d'affilée. La semaine de feria se présente, on le verra, comme le complément de la semaine de Passion dont elle est l'envers. Les annonces de ces deux célébrations sont d'ailleurs le plus souvent associées dans une même affiche. La pertinence du choix de cet ensemble de cinq rites successifs comme un objet d'étude devrait apparaître clairement à la fin de l'analyse qui les examinera l'un après l'autre en cinq chapitres. La cohérence sémantique interne du calendrier rituel constitue en soi une hypothèse qui sera, nous l'espérons, démontrée.

<p>Mercredi des Cendres – Dimanche des Rameaux : Cuaresma Dimanche des Rameaux – Pâques : Semana Santa Pâques : Corrida de Resurrección Deux semaines après Pâques : Feria Pentecôte (49 jours après Pâques) : Virgen del Rocío 60 jours après Pâques : Corpus Christi</p>

Figure 1. – Le calendrier rituel sévillan



V.5. Dans une vitrine de la calle Sierpes, la rue la plus commerçante de Séville, une image de l'enfant Jésus nu côtoie celle d'un couple érotiquement enlacé. Des éventails évoquent la feria, tandis qu'une image de la Virgen de los Reyes renvoie à l'ordre des processions de semaine sainte.
Cliché de Geoffrey Bodenhausen.

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr